

LES MASQUES
DU REEL

Les Masques du réel et La Terre de promesse occupent dans le cycle de Lanmeur une place particulière. Contrairement aux précédents titres, dont chacun peut se lire indépendamment des autres, ces deux-là fonctionnent ensemble. Par ailleurs, alors que les précédents relèvent du planet opera et que leur écriture lorgne quelquefois vers l'heroïc fantasy, j'ai voulu opérer avec ces deux textes, placés sous les auspices des rêveurs, un retour vers une science-fiction plus classique, alimentée aux sources du space opera par lequel je fus initié au genre dans les années soixante.

J'ai à plusieurs reprises eu l'occasion de constater que, malgré son appellation, la science-fiction est davantage philosophique que scientifique. Pour résumer, sans doute un peu brutalement, je dirais que la question que la science-fiction ne cesse d'explorer est : quelle place l'homme occupe-t-il dans l'univers ? Ce qui, subséquent, amène à s'interroger sur la manière dont nous connaissons cet univers. Et, depuis les travaux de Gödel, selon lequel un système logique ne peut démontrer lui-même sa cohérence, sur la possibilité de le connaître un jour entièrement, dans la mesure où nous en sommes partie intégrante.

Si la science, en tant que telle, est rarement l'objet de la science-fiction, il n'en reste pas moins que les courants scientifiques, parce qu'ils structurent notre conception tant de l'homme que de l'univers, exercent une influence directe sur le genre. Or, au cours des années quatre-vingt, deux théories ont commencé à sortir des cercles restreints de la recherche pour diffuser dans le grand public : la théorie du chaos (ou des catastrophes) et la théorie des cordes.

La première introduit la singularité dans le raisonnement scientifique, la seconde remet en cause les repères fondamentaux de notre appréhension du réel que sont l'espace et le temps, d'une façon si radicale

que certains s'efforcent aujourd'hui de construire une physique sans le temps.

Au début des années quatre-vingt-dix, on assistait également à l'émergence du virtuel dans la vie quotidienne, même s'il était hasardeux de mesurer l'ampleur du développement qu'il était appelé à connaître, et encore moins les conséquences de ce phénomène sur notre vision du monde.

Théorèmes de Gödel, remise en cause des dimensions physiques, théorie du chaos, univers virtuels, tel était donc l'environnement dans lequel je baignais quand je m'attelai à l'écriture des deux romans qui clôturent (provisoirement) le cycle de Lanmeur. Tout le reste, bien sûr, se veut littérature.

Christian Léourier

Lorsque Innid ap Brennen mourut, nul ne se serait risqué à lui prédire un brillant avenir. Or cet homme allait jouer dans l'histoire de Lanmeur un rôle comparable à celui de Thor aux deux épouses ou de Prival le prédicateur. Contrairement à ses illustres prédécesseurs, il ne ferait pas naître une légende, car le temps n'était plus aux légendes. L'histoire officielle occulterait son nom, lui préférant un héros moins dérangeant. Seuls quelques initiés sauraient. Les annalistes du quatrième cercle. L'entourage de la souveraine thoréide. Un homme qui se prétendait jardinier.

Et, bien sûr, Persval ap Galad.

CHAPITRE I

Le Rassemblement est la forme idéologique de l'instinct de conservation.

(Innid ap Brennen : Prolégomènes à l'étude de l'expansion lanmeurienne.)

Le palais était ancien. On ne pouvait croire à la légende qui le faisait remonter à l'ère antéprivalienne ; néanmoins son enceinte renfermait les plus vieux monuments de la planète. Deux règnes auparavant, Enid, cent vingt-quatrième Thoréide, avait fait raser toute trace d'architecture moderne. Répondant à un de ces mouvements d'humeur auxquels la prédisposait sa nature emportée, elle entendait ainsi démontrer que les souveraines thoréides, définitivement supplantées par l'aréopage statistique, étaient désormais des figures surannées. Cet état de fait, bien sûr, la désolait ; mais ses annalistes lui avaient démontré qu'il est des courants qu'on ne peut remonter, voire qu'il serait hasardeux de chercher à briser. Elle se plia. Cependant puisque l'histoire la reléguait au rang d'une pièce de musée, au moins entendait-elle montrer qu'elle n'était pas sa dupe. Toutes les grandes souveraines du passé avaient mis un point d'honneur à bâtir : elle, entreprit de déconstruire, avec autant de méthode et d'obstination. Sans le savoir, elle prenait pourtant une décision lourde de conséquences : dans un monde appelé à connaître un tel changement que les annalistes eux-mêmes se laisseraient surprendre, le palais deviendrait un îlot de stabilité. Rendues inutiles par le réseau de télécommunications qui desservait les moindres recoins de la planète, les villes disparaissaient petit à petit de la surface de Lanmeur. Le palais demeurait. L'autorité de la reine s'effiloçait. Le palais résistait. Et quand l'Enclave s'étendit, ce fut en vue du palais,

car il s'agissait de rappeler aux barbares la suprématie de Lanmeur.

Le rôle nouveau du palais raffermi l'autorité de la Thoréide. Les institutions ne s'en trouvèrent pas transformées mais une fraction importante de l'opinion, donc de l'aréopage statistique, en vint à prendre les avis de la souveraine en considération. Si l'édifice symbolisait l'histoire de Lanmeur, son occupante incarnait la tradition.

Persval serra le poings sur le rectangle nacré qui allait lui ouvrir l'accès du périmètre réservé : une convocation frappée du sceau de la Thoréide elle-même.

Sans ralentir, le glisseur passa sous les arcades. Il se rangea à gauche du grand portail, parmi une multitude d'autres véhicules.

Des groupes affairés se pressaient. Même si cette activité ne soutenait pas la comparaison avec l'agitation qui enfiévrerait ce lieu jadis, le palais attirait encore beaucoup de monde. La foule des appareils rangés dans l'avant-cour en témoignait. Cependant la dimension colossale de l'édifice le faisait paraître presque désert. Ainsi en allait-il des agglomérations moribondes. La tendance récente à la désurbanisation n'avait fait qu'accentuer un phénomène déjà sensible auparavant : la population de Lanmeur ne cessait de décroître, génération après génération, à mesure que le nombre des colonies augmentait. L'extension de l'Enclave paraissait d'autant plus grave aux yeux de Persval.

– Je ne suis pas autorisé à aller plus loin, annonça le glisseur. Au-delà de la troisième enceinte, vous serez guidé.

Persval sauta à terre et suivit un couple de fonctionnaires qui se dirigeaient, guindés, vers le portail du deuxième rempart.

Sitôt celui-ci franchi, on passait devant la Salle du conseil. Pendant des siècles, l'aréopage statistique avait siégé dans ce bâtiment banal, succédant à la diète, qui jadis avait remplacé le conseil privé de la reine, lui-

même héritier de l'assemblée des dynastes. Depuis que les implants cérébraux renseignaient à tout moment le directoire sur les décisions de l'aréopage, la prestigieuse salle se trouvait ravalée au rang de monument historique. Elle n'impressionnait ni par ses dimensions, ni par son architecture. Mais elle évoquait tant d'événements ! Ses fondations reposaient sur la Men-roth, la pierre du haut de laquelle Ergan le Noir avait proclamé la Charte thoréide. Au bas de ces marches, Finmor périt sous la hache de son fils. Entre ces murs avaient résonné les discours des triumvirs quadriennaux. Et s'il fallait en croire la légende romantique, c'est dans son ombre que l'Aventurier avait vu son épouse le rejoindre au soir de son abdication.

Derrière la bâtisse se dressait la puissante tour docte où, au temps troublé des Triades, les souveraines avaient confié leur bibliothèque à la garde du collège des scribes. Si les annalistes, héritiers et successeurs des scribes, ne maintenaient dans la tour qu'une présence symbolique, l'austère donjon abritait encore une partie de la médiathèque thoréide, le plus grand centre serveur de tous les mondes connus.

Oui, l'histoire de Lanmeur était inscrite dans chacune de ces pierres, et Lanmeur était le phare de l'humanité.

Persval jeta un regard irrité vers l'est, où l'Enclave s'étendait chaque jour davantage. Jamais les autorités n'auraient dû tolérer la présence d'étrangers sur le sol de Lanmeur ! Le Rassemblement ? Bien sûr, le Rassemblement... Mais tout de même ! Une chose était de réunir tous les mondes humains dans une même communauté, une autre de permettre aux barbares de s'installer sur Lanmeur, fût-ce à l'intérieur d'un périmètre contrôlé.

Sa colère ne dura pas. Le rempart masquait l'Enclave à sa vue. Aux blocs cyclopéens, il reconnut le mur d'Erwan l'Aventurier. Jadis érigé par défi devant la forteresse thoréide, il était aujourd'hui intégré dans le palais.

Ce n'était pas un hasard si l'on avait installé l'Enclave en regard de ce rempart. Dans ce choix, Persval

reconnaissait la manière des annalistes. D'ailleurs il ne croyait pas au hasard. Ce terme creux désignait le masque de l'ignorance. Or, à ses yeux, l'ignorance était au mieux une infirmité, plus probablement le visage d'un démon qui guettait l'humanité pour mieux l'anéantir. Admettre le hasard eût été, en quelque sorte, tolérer l'abjection. Voilà pourquoi l'architecture du palais lui procurait une sérénité sans égal. Même s'il ne démêlait pas toujours le sens qui présidait à l'agencement des pavillons, des étangs et des allées, du moins y devinait-il l'œuvre subtile des annalistes. Le moindre rocher posé sur une pelouse, la plus petite gargouille sur le pignon d'un édicule se justifiait dans l'économie du palais et, par là même, revêtait une dimension cosmique.

Bien qu'il n'eût jamais pénétré dans l'enceinte réservée, il en connaissait l'architecture par cœur. Il touchait maintenant à la porte des émaux. Sans oser se l'avouer, il éprouva une légère déception. Il reconnaissait bien l'ouvrage aérien, aux ornements délicats, que galvaudaient les reproductions. Mais l'imagination de Persval accordait à l'édifice de plus impressionnantes dimensions.

Il n'eut pas le loisir de méditer longtemps sur la mesquinerie du réel. Un homme se portait à sa rencontre. Sa livrée désuète — jupe courte, baudrier de cuir, cnémide argentée — ne détonnait pas dans ce cadre. Il souriait, accueillant, et ne portait aucune arme apparente. Mais la mobilité de son regard, sa démarche souple dénonçaient le guerrier : un garde tuàth. Vaguement inquiet, le visiteur exhiba son sauf-conduit.

– Vous êtes Persval ap Galad, dit le garde, sans jeter un regard sur la convocation.

Persval hocha la tête. Le garde toucha son front de ses mains jointes avant d'écarter les paumes. Une boule de lumière colorée apparut, flottant à quelques centimètres au-dessus de cette coupe vivante.

– Suivez le phototope, ordonna le garde. Il vous conduira.

Le guide ionique, en effet, débrouilla pour le visiteur l'écheveau des corridors et des patios. Persval s'enfonçait au cœur du palais. Désormais, il ne croisait plus personne. Y avait-il quelqu'un derrière les fenêtres hautes, dans les pavillons laqués, sous les arcades de pierre blonde ? L'observait-on à la dérobée ? Ou bien le centre du palais était-il, à jamais, le mausolée qu'Enid avait voulu faire de lui ? Le cœur du visiteur battait. Il lui semblait profaner un sépulcre, et aussi partager un secret réservé à de rares initiés.

Il traversa un jardin où chantait un ruisseau. Un paon leva la tête, indigné par son intrusion. Le volatile trompeta, tourna le dos en balayant l'allée de sa longue parure et s'éloigna d'un pas compassé. Persval avait la gorge sèche. Au-delà des massifs d'azalées, il reconnaissait le mur de briques vernissées. Le phototope ne s'arrêta pas. À sa suite, Persval franchit la porte circulaire.

L'enceinte délimitait l'omphalos, l'aire centrale. Le ruisselet du jardin, c'était donc le vestige de la rivière Tanrit ! Ses pieds avaient foulé le gué où Thor, se débarrassant des guerriers qui l'entraînaient vers la mort, avait écrit le premier épisode de la longue aventure aboutissant à l'unification de la planète, accompli le premier exploit d'une vie devenue légendaire, posé le premier jalon d'un édifice que, bien plus tard, on appellerait le Rassemblement. L'aire était un axe. Non seulement celui, réel, du palais, non seulement celui, symbolique, de Lanmeur, mais encore il était le pivot du monde humain : au centre se dressait la salle des planètes.

Chacun des fûts érigés sur l'esplanade provenait d'un monde différent. Pour le tailler, on avait arraché à son sol d'origine une roche caractéristique. Son socle renfermait les originaux des enregistrements relatifs à la planète qu'il représentait.

Au début de la conquête, les colonnes avaient pour finalité de soutenir une coupole. Celle-ci existait toujours. Mais depuis longtemps une multitude de fûts dont les chapiteaux s'évasaient sur le ciel l'entourait.

La lumière entraîna Persval dans cette forêt minérale. Parvenu à l'aplomb de la coupole, le visiteur se sentit soulevé par un effet de contrechamp. Peu utilisé par les architectes en raison de son coût, le procédé rappelait fort opportunément que si le palais, par son antiquité, symbolisait la tradition, il appartenait au monde qui, le premier, avait vu les hommes s'affranchir de sa pesanteur.

Comme Persval atteignait le milieu de son ascension, un opercule s'ouvrit à la base de l'édifice. Perdu au milieu des colonnes, le dôme semblait construit à l'échelle humaine. Mais comme on en approchait, on prenait conscience de la démesure de ce monument où, depuis huit siècles, les Thoréides accordaient leurs audiences.

L'opercule se ferma sans bruit sous les pieds de Persval. Son corps retrouva son poids : l'inversion de champ n'agissait plus. Il en éprouva un inconfort qui le surprit, comme si, sur un aussi court trajet, ses muscles avaient eu le temps de s'adapter à l'apesanteur.

Persval leva la tête vers le plafond. Il éprouva un vertige : son regard s'absorbait dans une voûte étoilée, où il embrassait d'un coup la partie connue de la galaxie. Il suffisait de fixer une étoile pour distinguer les planètes qui gravitaient autour et bientôt on apercevait les paysages les plus remarquables des mondes appartenant à ce système. L'un d'eux s'imposa à son esprit : une haute falaise, diaprée de traînées sombres. Persval sut qu'il s'agissait de la tombée du jour ; pourtant les couleurs du ciel contredisaient son expérience : orange au zénith, gris blafard à l'horizon.

Projection subliminale, songea-t-il. Le recours à cette technique était également exceptionnel. Si les Lanmeuriens usaient volontiers des excitateurs cérébraux, ils se méfiaient des images subliminales, trop insidieuses, trop dangereuses : elles finissaient par acquérir plus de séduction que la réalité. Même quand il s'agissait de rallier au Rassemblement un monde réticent, les Lanmeuriens répugnaient à employer un tel procédé. Il est vrai que les annalistes se révélaient à

l'usage aussi efficaces et non moins insidieux, ce dont la morale s'accommodait volontiers.

Persval baissa les yeux. Il sursauta. Une silhouette se détachait dans la pénombre bleuâtre où baignait la pièce. Elle avançait sans un bruit ; l'étoffe moirée de sa robe tombait en plis réguliers. La souveraine ressemblait à ses statues. Persval se sentait gauche. On ne lui avait jamais appris à se comporter en présence de la Thoréide. Il lui fallut faire un effort pour se souvenir qu'il avait acquis dans les bagnes de Lanmeur le mépris de toute autorité.

La souveraine était jeune. Elle paraissait presque fragile. Était-ce d'avoir conscience de son improbabilité ? Depuis des générations, le premier enfant des Thoréides était de sexe féminin ; le moment venu, la fille succédait à sa mère. La lignée remontait sans solution de continuité jusqu'aux filles de Thor. Au cours des derniers siècles, la génétique avait sans doute prévenu tout manquement à la tradition ; néanmoins une telle constance sur une aussi longue période défiait toutes les probabilités.

Un homme suivait la souveraine : Bohrt ap Bradwen, le prince époux. Il appartenait à la race d'Anchen. Dans le choix de leur compagnon, les Thoréides ne connaissaient qu'une contrainte : la succession des trois races lanmeuriennes dans l'ordre immuable fixé par la Charte. Nulle souveraine n'avait dérogé à cette loi, même quand elle ne fut plus nécessaire au maintien de l'équilibre entre les ambitions des dynastes patriciens.

Nettement plus âgé que la souveraine, l'homme était d'un abord effacé. Il appartenait à la branche cadette d'une famille peu puissante, presque plébéienne, et le choix de la souveraine l'avait surpris autant qu'il avait déçu ceux que séduisait la perspective d'inscrire leur nom dans les annales de Lanmeur ; cet homme-là n'avait jamais nourri pareille ambition. On le disait habile dans l'art d'enter les rosiers. Cette pratique lui enseigna l'amour du geste précis et de l'instant présent. Devenir prince consort ne lui avait pas ôté ce goût, ni donné d'arrogance à son maintien. On lui prêtait

le don d'apprivoiser les bourdons pour fertiliser ses rosiers. Sans doute en ce moment devinait-il l'embarras de Persval pour l'avoir un jour éprouvé.

– Asseyez-vous, dit-il en désignant une légère vibration de l'air.

Il attendit que Persval fût confortablement installé dans le sustentateur avant de poursuivre :

– Vous observiez la voûte, tout à l'heure.

– C'est un magnifique instrument.

– Instrument ? Oui, c'est vrai, le planétarium est une machine. J'ai parfois tendance à l'oublier, pour ne plus considérer que la beauté du spectacle qu'il nous offre. Vous êtes-vous demandé pourquoi notre souveraine vous a convoqué en ce lieu ? Je veux dire, la salle des planètes, puis ce dôme ?

S'il se l'était demandé ! Il avait échafaudé les hypothèses les plus invraisemblables. Il avait écarté d'emblée, quoiqu'avec regret, l'idée qu'on voulût l'honorer : Lanmeur l'avait accoutumé à des traitements plus rudes. Il avait même envisagé de s'enfuir ou, du moins, de ne pas obtempérer. Mais on n'échappe pas à Lanmeur, il était payé pour le savoir. Et puisque ce n'était pas le service d'ordre qui venait le chercher, il décida de répondre à la convocation. Peut-être s'agissait-il simplement d'une erreur.

– Il était nécessaire que vous voyiez cet endroit. Les colonnes... Le planétarium. Nulle part mieux qu'ici ne se mesure l'immensité de l'œuvre accomplie.

Persval leva les yeux vers le plafond.

– Oui, le Rassemblement est une œuvre colossale, et de longue haleine, poursuivit le prince consort. L'espace n'a pas fini de nous surprendre.

Cette fois nous y sommes, songea Persval. Mais pourquoi moi ? Ils ne m'ont pas permis de suivre la formation de contacteur jusqu'au bout.

– À plusieurs reprises au cours de ces six cents dernières années, nos nefes ont signalé un objet inconnu. Chaque fois qu'une d'entre elles a tenté de l'approcher, l'objet s'est évanoui. Ces apparitions

semblaient aléatoires, à tel point qu'on a pu penser qu'il s'agissait d'une légende. Une de plus : l'espace est propice à l'affabulation. Cependant les annalistes ont décelé une certaine logique. Les coordonnées spatio-temporelles des apparitions semblent obéir à un algorithme dont la constante est la durée de rotation du système stellaire nommé... mais peu importe. Cette fois, nous serons au rendez-vous. Je veux dire : vous y serez. Vous rejoindrez l'astroport de Steren-Hent dans les meilleurs délais. Un vaisseau vous attend. Bonne chance. C'est-à-dire, bonne chasse.

Le petit homme n'élevait pas la voix, ni ne durcissait le ton. Il parlait cependant en chef habitué à l'obéissance, disposant de l'existence de son interlocuteur sans même imaginer que celui-ci pût n'être pas d'accord. Les étoiles dansaient sur la voûte du planétarium. Insensiblement, le sustentateur avait mis Persval en position d'assister au ballet. Ils cherchent à me suggestionner, songea-t-il. Ses pensées s'embrouillaient. De nouveau la falaise de grès s'imposa à son esprit.

– Pour quelle raison m'embarquerai-je ? regimba-t-il, juste pour se prouver qu'il pouvait encore le faire.

– J'ai envie de vous dire : parce que vous avez souvent cherché à prendre place dans une nef. Ou encore : parce que Lanmeur vous le demande. Mais je vous donnerai la meilleure des raisons : vous irez parce que vous en avez envie.

Persval se leva d'un bond, irrité par l'aplomb du prince époux. Il soupçonnait la suggestion subliminale d'entrer en ligne de compte dans cette assurance. Pourtant, son interlocuteur avait réellement piqué sa curiosité en évoquant l'apparition mystérieuse. Persval s'était même senti soulevé d'enthousiasme à l'idée de se voir associé à sa découverte. À présent, il était décidé à refuser. Question de principe.

Son regard accrocha celui de la Thoréide. Elle ne s'était pas mêlée à l'entretien. Elle observait Persval. Tranquille. En elle s'incarnaient trente siècles d'histoire. Elle n'entendait pas être obéie : elle savait qu'elle le serait, car elle ne voulait rien que Lanmeur

ne voulût. À sa propre surprise, Persval s'entendit annoncer :

– J'irai.

Elle accepta sa capitulation d'un hochement de tête. Le guide ionique se matérialisa à nouveau : l'entretien était terminé. Un orifice s'ouvrit dans le sol, près de Persval. Comme il allait s'engager dans le puits de descente, il se retourna.

– L'étoile dont les caractéristiques ont servi de constante à l'équation des annalistes n'est pas Lanmeur, n'est-ce pas ?

– Pourquoi cette question ?

– Cela signifie que Lanmeur n'est pas l'omphalos, elle n'est pas le centre de l'univers.

Un demi-sourire éclaira le visage austère de la Thoréide.

– Je suis heureuse de voir qu'on a choisi pour cette mission l'homme qui convient.

CHAPITRE II

Un comportement est un ensemble de réponses à des stimuli. Une vie humaine est un ensemble de comportements. Ces ensembles sont finis, donc dénombrables.

(Innid ap Brennen, Précis de noétique.)

À laquelle de ces colonnes correspondait le paysage que Persval avait vu ?

Il hésitait à suivre le guide ionique. Quand un homme passe plusieurs mois en mer, son pas devient hésitant sur la terre ferme. Persval éprouvait une sensation assez proche de celle-là. Il doutait à présent d'avoir vu la Thoréide en chair et en os. N'était-elle pas une illusion, comme la falaise au crépuscule ? Ses paroles résonnaient dans la mémoire de Persval.

L'homme qui convient...

Pourquoi l'envoyait-on lui, justement lui, au-devant de cet objet ? La souveraine affectait de ne pas attacher d'importance à la mission. Mais elle avait pris la peine de la lui confier au cours d'une audience privée, démentant par une telle solennité la légèreté de sa voix.

Pourtant, si Lanmeur accordait du prix à la découverte, comment expliquer qu'on l'ait choisi, lui qui ne se reconnaissait aucune compétence précise ?

Lui à qui, plus exactement, toute compétence avait été refusée.

Pendant cinq ans, Persval avait suivi l'enseignement des annales. Mais on lui refusa d'intégrer le deuxième cercle, lui interdisant de ce fait l'accès aux arcanes de l'ethnosociologie. De même, on ne l'avait pas autorisé à suivre jusqu'au bout la formation de contacteur. Pas plus que celle de navigateur.

En fait, on l'avait ballotté d'une école à l'autre, l'initiant à une multitude de disciplines sans jamais lui permettre d'en posséder aucune. Il n'y avait pas à discuter. Lanmeur le voulait ainsi. Pour s'être rebellé, il passa un an dans un chantier poussiéreux et torride, aux confins du désert de Henvoel. Puis une autre année sur un satellite minier si désolé qu'on n'avait même pas pris la peine de le nommer, sinon par ses coordonnées. Il revint de captivité expert dans l'art de trouver de l'eau sous les pierres et dans celui de s'accommoder d'une pesanteur capricieuse. Plus encore, il apprit à se taire et à observer, à l'affût de la moindre opportunité : un peu de nourriture, quelques minutes de repos ou simplement le plaisir de tromper ses gardiens électroniques. Quand il regagna Lanmeur, il eut la surprise de trouver sa place réservée à l'institut erwanien, l'établissement le plus prisé de la planète. L'accès en était d'ordinaire réservé à une élite enviée. On ne lui avait pourtant pas demandé de démontrer un quelconque talent. Cependant, une fois de plus, il s'en trouva chassé avant d'avoir bouclé un cycle entier, sans avoir rien commis pour mériter son exclusion.

Il se soumit. Ce qu'on ne lui enseignait pas, il s'arrangea pour l'acquérir par d'autres voies, talonné par l'urgence. Il avait cessé de s'interroger sur la raison de la situation. Il s'était résigné à mener sa vie durant une existence d'étudiant inachevé. Quand il reçut cette convocation pour le palais. L'homme qui convient... avait dit la Thoréide.

Lorsqu'il croisa le garde tuàth, celui-ci inclina le buste, dans un salut d'ordinaire réservé aux dignitaires. Sait-il quelque chose ? Songea Persval. L'instant d'après, il se gaussait de cette question. La convocation suffisait à lui valoir le respect. Rien à voir avec sa mission... Il ne se passait pas deux décades sans qu'un contacteur aborde un monde nouveau. Difficile, dans ces conditions, d'imaginer que cette partie de cache-cache avec un objet intermittent lui valût la moindre considération.

En passant devant la salle du conseil, Persval aperçut les deux fonctionnaires qu'il avait suivis jusqu'à la deu-

xième enceinte. L'homme s'agitait beaucoup. Il ponctuait son discours de gestes saccadés, débitant d'une voix hachée ses griefs à sa compagne. Persval sourit en pensant que, lorsqu'il reviendrait sur Lanneur, le problème qui tourmentait le fonctionnaire aurait perdu toute importance. Probablement, cet homme et cette femme seraient morts depuis longtemps. Comme la plupart de ceux que Persval avait connus. Tel était le lot des voyageurs au long cours.

Au moins, Persval ne laisserait derrière lui personne qu'il regretterait.

Ni personne qui le regretterait.

Le glisseur se porta à sa rencontre.

– Kerbud, annonça Persval.

L'appareil prit de la vitesse. Il faisait un bruit chuintant : mauvais réglage du niveau des inverseurs, diagnostiqua le passager. Il se cala sur le siège. Le trajet durerait trois bonnes heures avec cet engin peu puissant. Il en profiterait pour réfléchir à ce qu'il emporterait.

L'inventaire fut vite fait.

– Inutile d'aller à Kerbud, se reprit-il. Directement à Steren-Hent.

Docile, le robot-pilote infléchit la course du véhicule.

CHAPITRE III

L'état présent de l'univers résulte de la tension entre deux forces antagonistes. Le paradoxe du Rassemblement, expression de la tendance centripète, fut d'entraîner la population lanmeurienne dans un mouvement centrifuge sans précédent.

(Innid ap Brennen : Les deux forces.)

Contrairement aux autres agglomérations que Persval avait traversées, Steren-Hent ne connaissait pas de ces quartiers abandonnés, livrés dans le meilleur des cas aux robots récupérateurs, mais le plus souvent jetés en pâture à une végétation dont on attendait qu'elle transforme les ruines en ensembles décoratifs. Persval détestait cette mode décadente. À ses yeux la phytosculpture n'était qu'un alibi, la tentative d'ériger en œuvre d'art la constatation que les quartiers désertés par leur population devenaient bientôt la proie de la broussaille. Alors on avait un peu aidé la nature : les glycines et le lierre pourpre jouissaient d'un plus grand prestige que les ronces et les bardanes. Ils n'en étaient pas moins une lèpre. Les phytosculptures ne lui inspiraient que nostalgie et dégoût. Lui-même, passée l'enfance, avait toujours vécu dans une ville, à l'exception de ses deux passages en camp disciplinaire et de son séjour à l'institut erwanien, déplacé un siècle auparavant au cœur de la forêt de Roscoet. Steren-Hent était une ville selon son cœur : une foule colorée animait ses larges avenues, grondantes du fracas d'énormes chantiers. Si l'armement des lourdes astronefs se faisait en orbite, la plupart des éléments de l'accastillage provenaient de la cité et on y assemblait aussi les vaisseaux légers. Or les dernières décennies avaient vu se développer cette fabrication. Nul n'ignorait, même s'il était de bon ton

de ne pas en parler, que la production des équipements militaires progressait depuis que les barbares avaient à leur tour percé le secret de la navigation spatiale.

Toutes les avenues de Steren-Hent convergeaient vers l'astroport, cœur et raison d'être de la ville. Une fois déjà Persval avait emprunté ce trajet. Mais, depuis le conteneur où l'on avait enfermé les relégués, il n'avait pas eu le loisir de contempler les bâtiments orgueilleux qui le bordaient. La plupart d'entre eux s'inspiraient de l'architecture néo-industrielle, très en vogue quatre siècles plus tôt : un hangar immense servait de base aux modules d'habitation, perchés à soixante ou quatre-vingts mètres au-dessus des artères de service et reliés sur trois niveaux par des passerelles et des tubulures. Malgré la largeur confortable des avenues, le voyageur qui les parcourait éprouvait l'impression de ramper au fond d'un cañon. Les apports postérieurs des décorateurs n'atténuèrent en rien cette impression délibérée. Tout ici rappelait que le planétaire pataugeait au fond d'un puits dont seule une astronave pourrait le tirer. Parce que les échappées vers le ciel semblaient parcimonieuses elles constituaient autant d'encouragements à abandonner la surface de la planète.

L'astroport lui-même était ceint d'un anneau ininterrompu de bâtiments sévères, dont la façade, du côté de la ville, se couvrait d'immenses dalles de protogine à peine égayées par un réseau de tuyauteries apparentes.

Persval interprétait ces détails architecturaux à mesure qu'il les enregistrait. Il avait été entraîné à le faire la première année de l'école des contacteurs, en application de l'adage selon lequel l'urbanisme exprime d'emblée l'idéologie d'une civilisation. Le glisseur l'amena à l'entrée de la gare.

– Inutile de m'attendre, avertit Persval.

– Dans ce cas, je vous souhaite un excellent voyage.

Persval songea avec amertume que le vœu de l'appareil était sincère, puisque les machines, conditionnées

pour assurer le confort des humains, ne pouvaient leur vouloir que du bien.

Un humoriste, un jour, avait qualifié la gare de Steren-Hent de plus monumental congélateur de Lanneur. L'expression était restée. Elle était pourtant fautive à plus d'un titre. D'abord, on entreposait les sarcophages de cryogénéisation des équipages en transit non dans la gare elle-même, mais dans un bâtiment contigu. Ensuite, le simulateur de climat polaire de l'école des contacteurs, pour ne rien dire des entrepôts alimentaires de Kerbraz, revêtait des dimensions plus importantes. De la chambre froide, le hall d'accès avait cependant l'aspect sévère et fonctionnel, que quelques reproductions de paysages choisis parmi les plus somptueux de la galaxie ne parvenaient pas à égayer. Sur un linteau de marbre, on lisait une sentence de Prival le prédicateur : « La mission de l'homme est de rassembler ce que la nature disperse ». Persval sursauta en apercevant une silhouette qui lui ressemblait : son reflet dans un miroir.

Négligeant les banques où des factionnaires, le sourire en bandoulière, attendaient les voyageurs intimidés par la solennité du lieu, Persval, tel un vieux routier, se dirigea vers un automate. Aux hommes et à leur amabilité de façade, il préférait les machines aux réactions sinon prévisibles, du moins toujours explicables.

Il posa la main sur l'identifieur.

Aussitôt l'appareil lui désigna une nef : l'Ektraï.

– Quand part-elle ?

– Dès que vous serez à bord, précisa le robot. Son décollage a été retardé pour vous attendre.

Pourtant, on n'avait exigé de lui aucune hâte. Était-il devenu à ce point important ? Ou bien ceux qui l'avaient désigné pour cette mission savaient-ils qu'il gagnerait directement l'astroport, qu'il n'avait personne à qui faire ses adieux, ni même un paysage à contempler une dernière fois avant de s'en aller ? Le seul être à lui inspirer de la nostalgie était un peuplier,

auquel on lui interdisait de grimper quand il était enfant et que la foudre, un soir, avait abattu. Il haussa les épaules et allongea le pas vers le parc des navettes.

Les façades intérieures de l'astroport contrastaient avec l'austérité de l'extérieur. Leurs formes et leurs couleurs rivalisaient d'originalité. L'aire d'envol prenait l'allure d'un cratère dont la crête opposée tremblait au loin, estompée par la réverbération. Malgré son étendue, l'astroport paraissait encombré. Les aires, au débouché des routes conduisant aux pas d'inversion, étaient en proie à une agitation qui, pour ordonnée qu'elle fût, donnait de loin l'impression d'une fourmilière. Les glisseurs répartissaient le fret. Les passagers se préparaient à gagner le bord qu'on leur avait désigné. Certains arrivaient dans leur caisson d'hibernation.

– Ils sont en transit, expliqua la navette.

Un sourire étira la lèvre de Persval : désormais, artisan du Rassemblement, il appartenait à l'élite de la planète. Il lui faudrait quelque temps pour s'en convaincre. Mais il n'était pas assez naïf pour s'illusionner : pas si longtemps que cela ! Sur sa gauche, il aperçut la silhouette maflue d'un cargo de troisième catégorie et son sourire s'effaça. C'était à bord d'un engin de ce type qu'il avait gagné l'astéroïde. Une année perdue à piloter des haveuses qui auraient pu se diriger toutes seules ! Il n'avait même pas eu droit à un véritable procès, puisqu'aussi bien ce séjour forcé n'était pas un châtement : juste un avertissement.

– L'Ektraï, annonça le glisseur en se dirigeant vers un vaisseau racé, relativement petit, en pointe de flèche. Un escorteur ou quelque chose comme ça. Pour autant que Persval s'en souvînt, un escorteur pouvait naviguer sans escale pendant trois années subjectives avec une cinquantaine d'hommes à son bord.

L'accueil de l'équipage ne fut pas à la mesure de son attente. À peine avait-il franchi le sas qu'une enseigne le conduisit dans une cabine où trois hommes avaient déjà pris place. Négligeant tout excès de politesse, l'officier montra à Persval comment revêtir le scaphandre

d'urgence et lui indiqua brièvement la conduite à tenir en cas d'évacuation. Persval hocha la tête, certain de ne pouvoir se souvenir de la manœuvre trop vite exposée.

– Réglez votre sustentateur sur l'indice de réaction maximal, recommanda l'enseigne. Nous décollons dans un quart d'heure.

Au plafond, une lumière bleue se mit à palpiter.

– Quand la cryogénéisation aura-t-elle lieu ? demanda Persval.

– Les occupants de ce secteur sont affectés à la première vague d'intervention ; ils ne seront pas mis en état d'hibernation.

La lumière palpita plus vite.

– Excusez-moi, je dois rejoindre mon poste.

Il quitta la pièce, abandonnant Persval à la curiosité de ses compagnons de voyage. Il les observa à son tour.

– Je me nomme Persval ap Galad.

Ils étaient jeunes. Leur regard était dur, leur bouche était amère. Ils étaient des guerriers. Les premiers que Persval voyait. Lanmeur, ne pouvant nier leur existence, glorifiait leurs exploits. Cependant elle les cachait.

Au cours de son effort pour réaliser le Rassemblement, Lanmeur avait connu peu de déconvenues. La plupart des mondes n'avaient pas atteint un niveau technologique suffisant pour s'opposer efficacement à ses visées. Les uns se montraient accueillants, les autres se révélaient hostiles. Cela ne changeait pas le résultat. Et si vraiment on ne pouvait réduire la résistance, alors on plaçait un vaisseau en orbite, dans l'attente de jours meilleurs. Il fallait le reconnaître, les cas où Lanmeur avait dû faire usage de la force demeuraient exceptionnels. L'habileté des annalistes la dotait de moyens plus subtils pour convaincre les mondes contactés. D'ailleurs, par définition, le Rassemblement exigeait l'adhésion. Une expédition guerrière était une forme d'échec. Certes, la honte qui s'y attachait ne suffisait pas à remettre la doctrine en question. Il s'agissait néanmoins d'un échec, on

ne pouvait le nier, et Lanmeur supportait mal d'être prise en défaut. La présence de vaisseaux étrangers à proximité de Lanmeur, il est vrai, changeait la donne : la première vague d'intervention se devait d'éviter toute mauvaise surprise.

– L'officier a dit que nous ne serons pas cryogénés, poursuit Persval, décidé à ignorer que ses compagnons de voyage n'avaient pas jugé utile de se présenter. Cela veut-il dire que l'objet apparaîtra à proximité de Lanmeur ?

Ils détournèrent le regard, faisant mine de s'intéresser au réglage de leur sustentateur. Les soldats éprouvent souvent plus d'estime pour leurs adversaires que pour les civils de leur propre camp. L'intrus leur était d'autant plus insupportable qu'on leur avait interdit toute question sur sa mission.

La lumière devint rouge.

Tant bien que mal, Persval poussa le champ. Il se sentit couler dans une gelée qui engluait ses mouvements. Sa poitrine oppressée se soulevait avec peine ; il avait beau savoir cette impression purement psychologique, il ne la trouvait pas moins pénible.

Juste avant que la lumière devînt permanente, un des soldats se tourna vers Persval :

– Nous n'allons pas au même endroit. Nous vous débarquerons au large de Lanmeur. Une nef vous attend.

– Et vous, où allez-vous ?

Le soldat ne répondit pas. Persval s'abstint d'insister, tant par discrétion que par manque d'intérêt.

Le vaisseau prit son essor. Malgré le champ protecteur, Persval sentit ses entrailles remonter dans sa gorge. Ce départ lui en rappela un autre. Il serra les poings. Ce souvenir le poursuivrait-il toute sa vie ? Ou bien parviendrait-il un jour à considérer sa relégation comme un incident de parcours dont il ne convenait pas de rougir ?